

HÉTÉROGÉNÉITÉ LINGUISTIQUE ET INTÉGRATION SOCIALE À DSCHANG : DES CONSIDÉRATIONS À TRAVERS LES ATTITUDES ET REPRÉSENTATIONS LINGUISTIQUES

Michel N. NTEDONDJEU, Université de Buea (Cameroun)

Courriel : ntedondjeu2004@yahoo.fr

Résumé

La recherche en sociolinguistique considère depuis plusieurs années la langue comme un ensemble de pratiques d'une part, et d'autre part comme un ensemble de représentations des locuteurs et des linguistes. Prenant en considération ce second paradigme, l'intérêt de cet article est de montrer que dans une situation d'hétérogénéité linguistique comme celle de Dschang, les attitudes et représentations linguistiques des locuteurs participent à la consolidation du processus d'intégration. Les questions soulevées sont entre autres celles de savoir comment les locuteurs parviennent à s'insérer et à communiquer malgré le pluralisme linguistique avéré. Dans une approche à la fois quantitative et qualitative, l'article problématise tour à tour les représentations inhérentes à la pluralité de langues, le français d'intégration à la ville dans ses diverses dénominations et les facteurs sociopolitiques ayant favorisé son usage prépondérant.

Mots clés : Plurilinguisme, représentations linguistiques, intégration, laboratoire social, urbanisation

Abstract

Research in sociolinguistic has for many years, considered language as a set of practices on one hand, and on the other hand as a set of representations of speakers and linguists. Taking the latter into consideration, this article sets out to demonstrate that in a linguistic heterogeneous situation like the case of Dschang, the linguistic representations of the speakers of the languages reinforces the integration process. It seeks to find out among other things how the speakers successfully integrate and communicate despite this linguistic

**REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES**

N° 20 - Décembre 2013

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)
sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

pluralism. Following a quantitative and qualitative approach this study questions the attitudes and representations surrounding this issue. Moreover, it examines the French language as a medium of integration in town in his deferent names, taking also in consideration the sociopolitical factors which have promoted his use.

Key-words: Plurilingualism, linguistic representations, integration, social laboratory, urbanization

INTRODUCTION

Avec l'urbanisation, les villes du Cameroun sont devenues, comme celles des autres pays africains, et depuis les travaux de l'école de Chicago, de véritables « laboratoires sociaux » (Calvet, 1994 : p. 20) ; c'est-à-dire des entités complexes qu'on peut toutefois saisir à travers leurs langues. Lieux de convergence des populations d'horizons multiples, elles se présentent aujourd'hui comme des carrefours de langues. Cette mobilité linguistique (et sociale) génère des différences entre langues quant à leurs statuts et leurs fonctionnalités dans les usages sociaux à plusieurs niveaux : d'une part entre les langues locales elles-mêmes et d'autre part entre les langues officielles et la/les langue(s) locale(s) (dominante(s)). Bien plus, le brassage des langues ou des variétés de langues en contexte urbain est générateur de représentations linguistiques multiples qui, de par leurs natures, contribuent au renforcement des représentations sociales ; le tout pouvant avoir des retentissements sur les types de contacts entre les populations et les langues (Calvet, 2000 : p. 21). Boucher (1999 : p. 173) reprenant Desbois et Rapegni pense de ce fait que la langue « est l'objet de multiples représentations et attitudes individuelles, collectives, positives ou négatives, au gré des besoins et intérêts. Ces représentations qui tiennent leur origine dans le mythe ou la réalité du rapport de puissance symbolique, dictent des jugements et des discours, commandent les comportements et les actions ».

Ces aspects relevant surtout de la gestion *in vivo* des langues ont généré une abondante littérature comme le témoignent les publications d'eloundou Eloundou et Ngo Ngok (2009), Biloa et Fonkoua (2010), Bitja'a Kody (2000a, 2000b) dans lesquelles l'accent est mis sur le choix de langues en situation de pluralisme, sur la compétence linguistique et sur le sentiment/la valeur accordé(e) à chaque idiome en cours.

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES

N° 20 - Décembre 2013

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

A Dschang (comme dans les autres villes du pays), la cohabitation des groupes ethniques, culturels et linguistiques différents a donné naissance à un véritable « labyrinthe linguistique » dans lequel les pratiques se trouvent condensées, densifiées, diversifiées et multipliées. En effet, les travaux de Ntedondjeu (2010 : p. 50) y ont dénombré environ 79 langues en cours dans cette ville, toutes catégories comprises. Ce qui fait que dans les pratiques quotidiennes, les locuteurs manifestent des configurations de plurilinguisme variables en fonction des différences groupales et expérientielles, des positionnements, des rôles sociaux et des intérêts visés dans les échanges verbaux. (Ibid. : p. 59). Face à cela, on pourrait penser que l'hétérogénéité serait un handicap à la communication. Bien au contraire, derrière cette galaxie de langues, la communication est effective et on est en droit de se demander comment les attitudes et représentations linguistiques contribuent au renforcement du processus d'intégration sociolinguistique à Dschang. Autrement dit, comment les locuteurs parviennent-ils à s'insérer et à communiquer avec et entre les langues? Quelle est la langue d'intégration à la ville et quel en est le statut ? Quels sont les paramètres sociaux qui entrent en jeu dans la configuration de son usage ?

L'intérêt de cet article est donc de montrer que dans une situation d'hétérogénéité linguistique comme celle de Dschang, les attitudes et représentations linguistiques des locuteurs participent à la consolidation de l'intégration. Pour ce faire, nous baliserons le cadre théorique et méthodologique de cette recherche avant d'étudier les représentations inhérentes à la diversité linguistique et à l'intégration sociale. Ensuite, il sera question de voir, à travers ses dénominations, en quoi le français d'intégration à Dschang s'inscrit dans une visée plurielle, dynamique et évolutive.

I - PROLEGOMENES

1- 1 Posture théorique et méthodologique

Ce travail se situe dans le sillage de la (socio)linguistique urbaine qui tire ses origines de l'Ecole de Chicago qui désigne « un ensemble de travaux de recherches sociologiques conduites entre 1915 et 1940 par des enseignants et étudiants de l'Université de Chicago » (Coulon, 2002 : p. 3). Les grands moments de cette discipline reposent entre autres sur les travaux de Calvet (1994, 2000, 2005) et de Bulot (1998, 1999, 2004a) qui ont développé des points de vue quelque peu différents, mais complémentaires.

D'après Calvet (1994 : p. 15), « La sociolinguistique ne doit pas se contenter d'étudier les situations urbaines, elle doit dégager ce que ces situations ont de spécifique, et donc construire une approche spécifique de ces situations ». En agissant ainsi, le sociolinguiste a problématisé la ville comme un « laboratoire social » qui dans l'ensemble peut être saisi par ses langues. Pour lui (Ibid. : 19), la ville est le lieu de convergence des ruraux, et la contrepartie linguistique en est l'émergence d'une langue d'intégration et une situation de plurilinguisme qui va être gérée au quotidien. Cette réalité de la ville amène Calvet à la considérer tantôt comme une pompe qui absorbe le plurilinguisme et recrache le monolinguisme, tantôt comme le lieu de conflit des langues, tantôt encore comme le lieu de coexistence, de métissage et de représentations linguistiques.

Thierry Bulot (Ibid.) quant à lui, a abordé le terrain urbain beaucoup plus en rapport avec la géographie sociale qui vise à problématiser la spatialité urbaine par et pour les pratiques langagières. Ce qui revient à dire que la ville est d'abord un fait discursif avant d'être un fait linguistique. Elle rend compte des usages linguistiques en ville, du comptage des langues tel qu'il apparaît dans les discours des locuteurs, du choix des langues en situation de plurilinguisme, bref de la dynamique linguistique. Pour terminer, elle rend aussi compte de la dénomination des langues et des parlures, des espaces et du rapport entre les locuteurs et leur appartenance à un lieu, de la catégorisation des langues, somme toute, des discours épilinguistiques comme l'un des éléments de l'urbanité, de l'évaluation sociolinguistique ou de l'identification.

La (socio)linguistique urbaine emprunte aux méthodes des sciences connexes comme la sociologie ou la psychologie. Pour ce travail, nous avons eu recours aux enquêtes par questionnaire dont la distribution a été faite auprès de 352 locuteurs. Pour éviter d'avoir des résultats biaisés, nous avons choisi ces derniers suivant des critères sélectifs¹ précis (âge, niveau d'étude, profession, localisation géographique, appartenance linguistique²). Ainsi, nous les avons divisés en deux grands groupes : d'une part les jeunes (15-25 ans), d'autre part les adultes (30-60 ans). Constitués des différentes catégories socioprofessionnelles, ces enquêtés sont originaires des dix régions du Cameroun. Quelques uns cependant, sont des immigrés tchadiens, maliens, gabonais ou nigériens. Tous ont appris (à l'école ou sur le tas) les langues officielles pour des besoins d'insertion.

¹ Ce qui nous a intéressé n'était pas la représentativité de la population enquêtée, mais beaucoup plus sa significativité.

² Soit 75 anglophones et 143 francophones dans le premier groupe, 46 anglophones et 88 francophones dans le second.

Cependant, nous ne nous sommes pas cantonné à cet outillage méthodologique qui s'avère bien limité. En tant que homme de « terrain » et sujet à la fois, nous avons su faire jouer notre sensibilité en observant³ attentivement des conversations entre collègues ou entre amis à propos des langues. Notre connaissance du milieu et nos données expérientielles nous ont permis de nous familiariser à de nombreuses personnes et de vaincre dans une certaine mesure, « les complexités sociolinguistiques [liées] aux incidences individuelles, sociales, linguistiques, identitaires difficiles » (Feussi, 2008 : p. 63).

Les informations prélevées sur les témoins ont été analysées quantitativement et qualitativement. S'agissant de la démarche quantitative ou statistique, le travail a consisté à appliquer les techniques mathématiques aux différentes questions de notre protocole d'enquête. Ainsi, après l'étape de la quantification, nous avons décrit les données avant de procéder aux interprétations. L'approche qualitative quant à elle, a permis de compléter la précédente en intégrant le sujet et son contexte dans l'analyse (Blanchet, 2000 : p. 31). Dans ce sens, « la connaissance du « terrain », de l'histoire et sa constitution [nous ont paru aussi] lourds en signification qu'un bon [questionnaire réalisé] dans des conditions indiscutables mais nécessairement limité » (Calvet, 2007 : p. 64-65). Plus précisément, nous nous sommes interrogé sur le fonctionnement et la signification des phénomènes décrits en dégagant leur part de causalité⁴.

1 -2 Attitudes et représentations linguistiques

Une fois transposée dans le domaine de la linguistique, la notion de représentation a posé des problèmes d'ordre terminologique et définitoire chez les chercheurs. Selon Habidou Sanogo (1998 : p. 75), la pluralité des dénominations observées serait en partie liée au phénomène de chevauchement impliquant certains secteurs de la linguistique et de la sociologie. L'auteur pour sa part préfère le terme de « représentation sociolinguistique⁵ » plutôt que ceux de « représentation linguistique » et de « représentation de la langue » ; ceci dans la mesure où le premier prend en compte le caractère conflictuel caractérisant les communautés plurilingues en général. Bien plus, le concept de conflit lui-même n'est pas sans rapport avec la formation des représentations. Les autres terminologies d'après lui ne

³ Les cadres privilégiés de l'observation étaient les milieux assez cosmopolites comme le campus universitaire (amphithéâtres, couloirs) et scolaire, les gares routières, les cars de transport, les stades de football, les églises et les marchés

⁴ D'ordre politique, linguistique, géographique et surtout sociohistorique.

⁵ Les représentations sociolinguistiques sont des représentations assimilables à des idées subjectives ou objectives, et qui sous-tendent les langues en usages dans une communauté donnée (HABIBOU, Ibid. : 77).

traduisent pas clairement l'idée de diglossie mais beaucoup plus des images subjectives ou négatives attribuées aux langues en usages dans une localité.

En dehors de ces concepts, les auteurs (Canut, 1998 : p. 2) en ont proposé d'autres. D'abord celui d'« attitude linguistique » qui désigne l'ensemble des manifestations subjectives vis-à-vis des langues et des pratiques langagières (représentations, mimiques, intonations, gestuelles...). Ensuite celui de « discours épilinguistiques », « énoncés subjectifs des locuteurs ayant pour objectif l'évaluation des langues ou des pratiques linguistiques sans fondement scientifique » (Ibid., 1998 : p.13). Et enfin le terme d'« imaginaire linguistique » qui se rapproche étroitement de celui de « représentation linguistique ».

Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre de ces termes, ils ont une valeur synonymique dans certains travaux bien que les usages en cette matière soient fluctuants suivant les terrains d'analyse. Ainsi, nous nous contenterons de la définition de Lafontaine (1998 : p. 56) pour qui :

Le terme d'attitude linguistique est employé parallèlement, et sans véritable nuance de sens, à **représentation, norme subjective, évaluation subjective, jugement, opinion**, pour désigner tout phénomène à caractère épilinguistique qui a trait au rapport à la langue...L'étude des attitudes permet de mettre au jour les raisons pour lesquelles les individus ou les groupes sont prêts ou non à adopter, voire à apprendre, telle variante ou variété linguistique ou encore telle langue (dans les cas de multilinguisme ou d'apprentissage de langues secondes).

Pour cette recherche, nous adopterons invariablement tous ces termes (attitudes, imaginaires, normes subjectives, représentations linguistiques, représentations sociolinguistiques, représentations des langues, etc.) ; ceci dans la mesure où ils prennent tous en compte les discours épilinguistiques, analysés soit comme le produit des représentations, soit à l'inverse comme la production des représentations.

II. DES REPRESENTATIONS INHERENTES A LA PLURALITE DES LANGUES

Les résultats qui vont suivre présentent les attitudes des enquêtés vis-à-vis de la diversité linguistique et de l'intégration sociale à Dschang.

2 - 1 La facilité d'insertion malgré le plurilinguisme

A la question de savoir s'il est facile de s'insérer dans un cadre/contexte où il existe plusieurs langues, les tendances observées sont différentes d'une classe à l'autre. En réalité, 44,02% de jeunes sont favorables à cela contre 55,98% qui ne le sont pas. A l'inverse, 76,23% d'adultes contre 23,77% sont également de cet avis. Les adultes plus que les jeunes, estiment donc que l'insertion sociale est facile malgré la pluralité des langues. Mais dans l'ensemble, 60,13% de locuteurs contre 39,87% sont de ceux qui pensent qu'il est aisé d'intégrer un milieu plurilingue.

Pour se justifier, les enquêtés ont évoqué des raisons variables selon leurs positionnements. Ainsi, les premiers affirment être pour l'intégration sociale malgré le plurilinguisme pour deux motifs⁶ : (1) « On apprend à parler les différentes langues, à se comprendre et à s'insérer facilement » (élève, 16ans) ; (2) « Dans la mesure où il y aura au moins une langue de communication pour tout le monde » (enseignant, 54ans), ou encore parce qu'« il existe des langues connues de tous et qui servent de communication » (débrouillard, 22ans).

Quant aux seconds, ils trouvent l'insertion difficile parce qu'il n'est pas facile de s'entendre quand on ne parle pas la même langue. Bien plus, ils pensent que les différences culturelles et linguistiques créent des problèmes d'adaptation.

En conclusion, la tendance prédominante est bien celle des premiers car, de plus en plus, les gens s'adaptent aux situations plurilingues soit en utilisant les langues véhiculaires ou officielles en cours, soit encore en se donnant à l'apprentissage des langues non maîtrisées jusque là. Ces imaginaires qui se construisent au sujet de la diversité des langues sont intimement liées à la situation urbaine qui accueille et accepte des modes de vies et des cultures différentes. Personnellement, nous pensons que pour mieux intégrer la diversité linguistique, il faut au préalable maîtriser un certain nombre de langues en cours dans la communauté. Au cas contraire, le temps mis pour l'adaptation durera assez. Face à cela, et pour des raisons que nous verrons *infra*, la maîtrise de plusieurs langues s'impose à tous les locuteurs.

⁶ Ces discours épilinguistiques tiennent au volet de la question « Pourquoi ? ».

2 - 2 L'intérêt social de la maîtrise de plusieurs langues

Au Cameroun, la diversité linguistique a toujours été considérée comme une richesse incontestable. C'est pourquoi nous avons posé aux locuteurs la question de savoir si la maîtrise de plusieurs langues était avantageuse pour mieux vivre en société. A ce sujet, les tendances relevées sont les mêmes dans les deux classes.

98,09% de jeunes et 97,88% d'adultes (soit 97,98% au total, avouent que la compétence en plusieurs langues favorise le mieux la vie en société. Dans cette logique, ils déclarent en guise de justification : (1) « Vous pouvez communiquer facilement, vous faire comprendre et comprendre les autres, connaître autrui et s'adapter à lui » (enseignant, 38ans) ; (2) « Vous vous sentez partout chez vous et non seulement vous êtes fier moralement, mais aussi vous ne vous égarez point dans les conversations » (enseignante, 58ans) ; (3) « Quand on parle plusieurs langues, l'intégration est facile dans tous les milieux » (étudiante en géographie, 17ans) ; (4) « je négocie facilement mes affaires et mes contacts avec ma clientèle » (ébéniste, 30ans) ; (5) « Si tu connais causer (sic) le yemba, le français, l'anglais le pidgin et même d'autres langues, partout où tu passes, tu comprends tout » (transporteur, 22ans) ; (6) « Quand on parle beaucoup de langues, cela augmente les possibilités de réussir ou de trouver un emploi » (journaliste, 60ans), etc.

Les opinions laissent constater que la maîtrise de plusieurs langues est d'un atout incontestable pour l'insertion sociale, surtout quand on se trouve dans un cadre multiethnique, pluriculturel et plurilingue tel que la ville de Dschang. Pour cette raison, l'obligation d'apprendre les langues d'insertion à la ville serait la bienvenue pour quiconque voudrait s'épanouir et mener ses activités sans trop de heurts. La prise en compte de ces imaginaires et leur application effective permettrait ainsi de mieux connaître l'environnement dans lequel on vit, d'exercer une emprise sur ce dernier et d'accepter la pluralité.

2 - 3 Tolérance mutuelle des différences et des variétés linguistiques

L'usage des langues différentes dans un même espace fait naître des représentations relatives à de telles situations. C'est ce que nous étudierons ici à travers les questions suivantes : « Acceptez-vous l'usage des langues ou des variétés différentes des vôtres? », « Les autres vous acceptent-ils tel quel avec vos langues ? » et « Est-ce que les gens tolèrent la façon dont on parle dans certains lieux (gares routières, marchés salles de jeux, ... ? ». L'ensemble des réponses récapitulées ont donné le tableau suivant :

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 20 - Décembre 2013

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

Catégories	Oui	Non
Jeunes	74,07%	25,93%
Adultes	80,47%	19,53%
Total	76,45%	23,55%

Au regard de ce tableau, on se rend à l'évidence que 74,07% de jeunes acceptent les différences linguistiques contre 80,47% d'adultes. 25,93% de locuteurs de la première classe au contraire contre 19,53 de la seconde ne manifestent aucunement cette intention. Ce qui donne au total 76,45% d'enquêtés qui pratiquent mutuellement la tolérance linguistique.

On voit donc que les adultes sont plus enclins à l'acceptation mutuelle de la pluralité que les jeunes. Une explication possible à cela serait le fait que ceux-ci (les adultes) mieux que les jeunes, ont connu/vécu des périodes de crises tribales au Cameroun où les grands groupes d'origines ethniques s'affrontaient et se repoussaient. Bien plus, leur mémoire collective retient encore les conquêtes indépendantistes qui ont été longtemps meurtrières pour la plupart. Sous peine de créer de nouveau des conflits, l'esprit de tolérance mutuelle des différences a vu le jour au sein des communautés (surtout dans les villes) pour contrecarrer⁷ les différentes formes de ségrégation qui pourraient se terminer en tragédie.

Cependant, aux questions subsidiaires (Si oui où et quand ? et Si non pourquoi ?), les situations et raisons évoquées pour justifier l'une ou l'autre des réactions sont entièrement partagées :

-Pour le premier volet, les 76,45% de locuteurs qui se sont affirmées dans ce sens estiment qu'ils acceptent⁸ les différences linguistiques dans les situations suivantes : (1) « N'importe où » (vendeuse, 40 ans) ; (2) « Dans toutes les situations, car les gens ont la liberté d'expression » (enseignant, 39 ans) ; (3) « In school, at home, in town, in the maket... » (student, 15 years) ; (4) « Lorsque je suis avec mes amis à la maison, en ville, en classe, au quartier, partout où je me trouve » (étudiant, master 1, 24 ans) ; (5) « Partout sauf en classe » (élève, 18ans), etc.

-Quant au second volet, les enquêtés ont soutenu leur intention de ne point pratiquer la tolérance des différences linguistiques en ces termes : (1) « Quand les gens parlent leurs langues, je ne comprends pas et je pense qu'ils malparlent (sic) de moi » (secrétaire, 24ans) ;

⁷ Même si le tribalisme est encore vécu sous d'autres formes.

⁸ Avec quelques exceptions pour certains d'entre eux.

(2) « Parce qu'on ne comprend pas » (homme d'affaires, 45 ans) ; (3) « Quand on est en groupe et quelqu'un se met à parlé (sic) sa langue » (étudiant, 21 ans) ; (4) « Parce que les autres (sic) pensent que leurs langues dépassent celles des autres » (ménagère, 40 ans), etc.

Au total, ces chiffres montrent que le plurilinguisme à Dschang « manifeste une certaine tolérance à l'égard d'une coexistence de diverses [langues] et variétés linguistiques » (Laroussi, 1998 : p. 385). La plupart des locuteurs reconnaissent donc plusieurs langues et plusieurs modalités qui par ailleurs peuvent être considérées comme des facteurs de richesse. Cependant, même si à Dschang on accepte les divergences linguistiques, est-ce que l'existence de plusieurs langues ne pose pas d'emblée des problèmes de compréhension ou de communication ?

2 - 4 Le français comme langue d'intégration sociale à Dschang

Pour beaucoup, la multiplicité des langues dans une même aire géographique constitue inéluctablement une entrave à la communication et à l'intercompréhension. S'intéressant cependant aux situations africaines, notamment les marchés, Calvet (1994) conclut que les locuteurs communiquent malgré le plurilinguisme dans la mesure où il émerge des langues d'intégration à la ville :

Le brassage des langues qui accompagnent l'urbanisation génère l'émergence de langues d'intégration à la ville : ruraux prolétaires vivant du secteur informel, classes moyennes en formation ou déjà bien établies vivant du commerce ou de l'administration, tous ces nouveaux citoyens conservent et transmettent souvent à leurs enfants leurs langues d'origine en même temps qu'ils acquièrent la langue de la ville, celle qu'ils vont utiliser pour trouver un travail ou pour faire leurs courses sur le marché (Calvet, Ibid. : p. 10).

Ces conclusions s'appliquent fort bien à la situation urbaine de Dschang. Pour les vérifier, nous avons posé aux enquêtés la question de savoir si la présence de plusieurs langues à Dschang constituait un obstacle à la communication entre les personnes d'origines linguistiques différentes. Les réponses ont permis d'obtenir les résultats suivants :

62,77% de jeunes contre 75,19% d'adultes estiment que la coexistence de plusieurs langues à Dschang n'enfreint aucunement la communication. En revanche, 27,13% pour le premier groupe contre 24,81% pour le second voient en l'hétérogénéité une faille, un obstacle

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 20 - Décembre 2013

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

à la communication⁹. Ces statistiques montrent que les adultes plus que les jeunes (12,42% d'écart) sont moins influencés par le nombre pléthorique de langues au cours des échanges verbaux. Dans tous les cas, une chose est certaine ; 67,82% de sujets (pour les deux classes) sont catégoriques quant au fait que la communication est évidente en dépit de la pluralité. Ceci nous ramène une fois de plus à Calvet (Ibid. : p. 16) pour qui la ville n'est pas seulement le lieu de coexistence des langues, mais aussi et surtout le lieu de gestion de cette coexistence.

Au second volet de la question (« Si non comment gérez-vous les différentes langues au quotidien ? Autrement dit, comment faites vous pour communiquer étant donné qu'il y a plusieurs langues qui se parlent ? »), nous avons récolté les points de vue ci-après :

Attitudes relatives à la gestion de la coexistence	Jeunes	Adultes
Apprentissage et acceptation des autres langues	21,4%	18,04%
Utilisation des langues officielles, surtout du français	46,43%	33,83%
Usage des langues officielles, pidgin ou du camfranglais.	3,97%	4,51%
Utilisation des langues en fonction des situations	21,82%	36,84%
Communication non verbal et appel d'un traducteur	6,35%	6,76%

Selon ce tableau, pendant que 46,43% de jeunes soutiennent que la gestion de la diversité linguistique s'opère à travers l'utilisation des langues officielles, notamment le français, 33,83% d'adultes exclusivement voient les choses de la même façon. En revanche, 36,84% d'ânés contre 21,82% de jeunes seulement estiment que c'est l'adaptation et l'utilisation des langues en fonction des situations de communication qui est la meilleure solution à la gestion de cette hétérogénéité.

Cependant, c'est la première modalité ; l'utilisation des langues officielles, le français en l'occurrence, qui prend le dessus avec un score total de 40,13% opposé à 29,33% pour la

⁹ Pour ces derniers, on ne se comprend pas bien parce que plusieurs langues rendent la communication moins fluide, difficile.

deuxième. Les autres modalités quant à elles, n'obtiennent que des scores encore plus bas dans l'ensemble ; 19,73% pour l'apprentissage et l'acceptation des autres langues, 4,24% pour l'usage des langues officielles, du pidgin ou du camfranglais et 6,56% pour la dernière modalité.

De l'analyse qui suit, nous pouvons conclure la ville de Dschang est une plage linguistique où le français émerge comme la principale langue d'insertion à la ville, celle qui permet le mieux de gérer la diversité, le plurilinguisme urbain. Ceci va de soi car, sur dix régions du pays, seulement deux sont d'obédience anglophone et la ville se trouvant en milieu francophone, compte à coup sûr plus de locuteurs susceptibles de faire usage d'une langue française dont le statut et les caractéristiques reflètent leur univers sociolinguistique.

III. LE FRANÇAIS A DSCHANG

Chaque fois qu'une langue quitte sa sphère géographique pour une autre, elle ne peut en aucun cas être la même. En traversant les frontières, le français a « accepter de se mouiller les pieds » (Huguet, 1998 : 51) pour adopter un caractère « fondamentalement kaléidoscopique » (Dumont, 1990 : 172). Ceci est perceptible non seulement à travers sa structure interne comme l'a montré bien des auteurs Simo Nguemkam-Souop (2009), Tsofack (2010) mais aussi et surtout à travers ses dénominations¹⁰.

3 -1 Une (dé)nomination « kaléidoscopique »

Les glossonymes relatifs au français camerounais n'ont été qu'un fait de linguistes qui se limitaient à nommer les diverses fluctuations de cette langue sans prendre en compte les avis des locuteurs. A la suite de Feussi (Op.Cit.: p. 143-156), les nôtres se veulent expérientielles parce qu'ils sont attribués par les locuteurs eux-mêmes, en rapport avec leur univers. Le tableau ci-après répond à la question de savoir comment s'appelle les différentes façons de parler français à Dschang.

(Dé)nominations		J %	A %	(Dé)nominations		J %	A %
1	Camfranglais	10,0	13,7	1	Français courant	2,2	/
		9		2			

¹⁰ Les dénominations des langues sont liées aux représentations qu'on se construit de leurs locuteurs, de leurs histoires, des façons dont elles sont parlées, des préjugés et stéréotypes et des intérêts géostratégiques à elles associés entre autres.

2	Françamglais	5,1	7,3	1 3	Français camerounais	/	4,3
3	Françanglais	21,1 1	28,6	1 4	Français dénaturé	6,2	4,8
4	Camanglais	4,1	3,1	1 5	Français pidginisé	2,2	/
5	Franglais	3,0	2,1	1 6	Français de la rue	2,2	7,3
6	Fran-anglais	1,9	1,	1 7	Français du quartier	1,4	/
7	Charabia	1,4	0,8	1 8	Français des jeunes	2,2	4,2
8	Bon français	2,2	/	1 9	Français des yors	1,4	/
9	Faux français	4,4	5,8	2 0	Jargon des jeunes	0,4	1,2
10	Mauvais français	7,3	10,9	2 1	Argot des jeunes	0,6	0,4
11	Français familial	4,1	1,2	2 2	Parler des jeunes	1,4	1,4

Les statistiques montrent dans l'ensemble que c'est le francanglais (21,11% d'un côté et 28,61% de l'autre) qui est la dénomination qu'on devrait donner au français qui est parlé (surtout par les jeunes) de nos jours sur l'étendue du territoire camerounais. A bien observer, ces glossonymes ne s'éloignent pas totalement de ceux obtenus par Feussi (Ibid : p. 154-155) dans son enquête sur Douala, même si le nombre en est plus élevé dans son cas. L'auteur a en effet, à partir d'un positionnement constructiviste et réflexif¹¹, classé le français des doualais¹² selon 5 pôles¹³ flexibles en fonction des postures adoptées dans la communication. Qu'il s'agisse de l'étude sus-évoquée ou de la nôtre, le français parlé au Cameroun présente des dénominations plurielles, variables selon les contextes et même selon les approches.

3-2 Enjeux sociolinguistiques des (dé)nominations

Celles-ci sont manifestes dans le discours aussi bien à travers le dit que le non dit : « Le non dit est aussi porteur de sens que ce qui est dit, et réciproquement, ce qui est exprimé pourrait être un indice de ce qui ne l'est pas. Cette dimension qui s'ouvre sur les implicites,

¹¹ Qui a pour postulat de base, la connaissance par l'interaction. Ici, intervient la connaissance empirique, le contexte et les objectifs visés. Autrement dit, les observables à analyser sont construits au fur à mesure en fonction du contexte par le chercheur que par ses témoins.

¹² Habitant de Douala.

¹³ Présentés de la manière suivante : le bon français, le francanglais, le français moyen, le mauvais français et le français personnalisé.

les explicites et aussi les sous-entendus nous interpelle dans la mesure où elle s'inscrit dans une vision culturelle ». (Lipianski, cité par Habidou, Op. Cit. : p. 74). Plus précisément, il est question de partir des positionnements des enquêtés en ce qui concerne les dénominations, pour reconstruire et caractériser leur univers référentiel de production.

La pluralité des dénominations en usage est intimement liée à leur diversité structurelle. Ainsi, elles sont construites soit à partir d'un substantif unique (le cas dénominations 1 à 7), soit à partir d'un substantif doublé de caractérisation (le cas des 8 à 15), soit encore avec des composés prépositionnels (le cas des 16 à 22).

Les termes *francanglais* et *camfranglais* dominent dans les constructions à substantif unique. A l'exception de *charabia*, on observe que toutes les dénominations de ce paradigme ont en commun au moins deux des termes *français*, *anglais* et *camerounais*. Ce qui voudrait dire que le *francanglais* serait un mélange de langues (sans normes précises) officielles et camerounaises ; d'où le substantif *charabia*, synonyme de désordre. Le *camfranglais* serait alors une langue du désordre, désordre cependant dans l'ordre puisqu'il devient de plus en plus le « langage de l'intimité, de la fraternité, de la solidarité, de la familiarité, de l'égalité, de la liberté de l'individu ou du groupe dans l'ensemble social » (Le Du et LE Berre, 1996 : p. 20). Les jeunes d'environ 15 à 25 ans reconnaissent en ce camfranglais leur langue, c'est-à-dire un parler générationnel dont ils sont les uniques maîtres des règles en présence. Il leur permet de se comprendre facilement et d'affirmer par la même occasion leur identité urbaine, caractérisée par la pluriculturalité. Sur ce, le camfranglais apparaît comme un moyen de (se) reconnaître, et confère dès lors une véritable identité endo et exo-groupe qui, en plus de permettre aux jeunes de se démarquer et de garder secrètes certaines informations, devient un marqueur des frontières (Feussi, Op. Cit. : p. 181).

Dans la deuxième catégorie, le vocable *français* est influencé par un adjectif qualificatif antéposé ou postposé comme c'est le cas avec *Bon français*, *Mauvais français*, *Français familier*, *Français camerounais*, etc. Que ce soit le *bon*, le *faux*, le *mauvais français*, le *français familier* ou les autres, la remarque que nous faisons cependant est que, si on s'en donne au jeu de suppression des caractérisèmes *bon*, *mauvais*, *camerounais*, *dénaturé*, *pidginisé*, etc., le seul élément de la chaîne qui reste est inévitablement le terme *français*. Toutes ces dénominations renvoient donc à une seule langue, le français. La multiplicité des nominations pourraient traduire la volonté d'affranchissement au français (standard) qui embrigade le locuteur dans des normes difficiles à maîtriser et qui plus, même

maîtrisées, ne s'adaptent pas à toutes les situations de communication. Bien plus, il s'agirait du souci d'exprimer la complexité des groupes de locuteurs qui peuvent s'exprimer pas seulement en *bon français*, ou en *mauvais français*, mais également en *français familier*, *courant*, *pidginisé*, etc. en fonction des différents contextes de communication dans lesquels ils sont appelés à s'investir. Il en est de même avec les glossonymes construits à partir des composés prépositionnels

Dans ce dernier axe, les expansions nominales sont des compléments de noms comme l'indique « Français *de la rue*, Français *des jeunes*, Parler *des jeunes*, Argot *des jeunes* ... ». Ces constructions du français obéissent à la morphologie des composés *prépositionnels* en suivant l'ordre « déterminant + préposition + déterminé ». Grâce à la présence de la préposition « de, du ou des », les éléments qui forment ces différents composés entretiennent des relations d'appartenance à quelque chose ou à un groupe. Plus précisément, il s'agit des rapports de détermination ou de qualité. Ainsi, *rue et quartier* déterminent la localité où de telles pratiques ont cours alors que *jeunes et yors* font allusion aux groupes de pratiquants de ce français. La complémentation nominale apporte donc plus de précision, plus d'explication au français dont il est question d'une part, en évoquant d'autre part les groupes sociaux concernés.

Enfin, on se rend à l'évidence que ces dénominations ne peuvent en aucun cas être perçues comme des entités vides de sens. Elles matérialisent dans tous les cas un peuple, une culture, une histoire, un groupe, bref une représentation de soi et de l'autre en discours. Le nombre pléthorique des dénominations exprimerait donc les multiples représentations liées aux pratiques de la langue française suivant le positionnement, la valeur et l'intérêt que chacun des acteurs lui accorde. Elles seraient également liées à la pluralité des contextes d'usages, flexibles selon les interactants, leurs intentions et les visées à atteindre dans les constructions discursives. C'est pourquoi, à la suite de Boulanger (2001 : p. 32), nous pensons que le français (dénommé avec un article défini singularisant) n'existe pas dans la réalité linguistique. Dans la réalité vivante du langage des francophones, seuls des français (dénommés avec un article indéfini pluralisant) apparaissent et sont pertinents.

IV. FACTEURS FAVORISANT L'USAGE PREGNANT DU/DES FRANÇAIS A DSCHANG

4 - 1 Les politiques linguistiques

Les politiques linguistiques ont joué un rôle important dans l'usage des langues au Cameroun. La période allemande (1895-1916) va se solder par l'interdiction des langues autochtone du système scolaire. Avec la France (1920-1960), plusieurs arrêtés seront pris en vue de mettre fin à la période transitoire accordée aux missionnaires. Ce qui va prôner une large diffusion du français au Cameroun en excluant les autres langues du système éducatif camerounais. La conséquence immédiate de cet acte est l'utilisation prééminente du français dans la plupart des pôles d'activités du pays comme c'est également le cas à Dschang.

Après l'indépendance, le système colonial français sera toujours en vigueur jusqu'en juin 1972 où la place commence à être accordée aux langues camerounaises. Plusieurs décrets¹⁴ ont dans ce sens affirmé la volonté du Cameroun à protéger, promouvoir et enseigner les langues du pays. Même si des efforts incessants sont menés dans cette logique, le français reste et demeure la langue la plus utilisée. A Dschang, il s'impose dans les situations de contact, la radio, les familles, et son usage est de plus en plus accéléré par la croissance démographique et socioéconomique.

4 - 2 La croissance démographique et socioéconomique

L'accroissement démographique et socioéconomique a intimement transformé la ville, jouant ainsi un rôle important dans l'usage du français. En effet, la ville qui au départ était constitué d'autochtones (issus des groupements Foto et Foréké) n'a cessé d'augmenter et de se diversifier par l'accueil de nombreux étrangers au fur à mesure du développement des institutions. Par cela, les transformations administratives successives ont drainé dans ce centre urbain un taux élevé des fonctionnaires et autres (opérateurs économiques, étudiants, touristes), accélérant le brassage des populations d'origines linguistiques variées. Cette évolution s'est accompagnée de l'usage dominant du français sur les langues nationales. Par ailleurs, le développement du secteur primaire¹⁵ qui occupait la première place parmi les activités de la ville s'est vu remplacer par les secteurs secondaire¹⁶ et tertiaire¹⁷. Ces deux

¹⁴ Entre 1972 et 2007.

¹⁵ Représenté essentiellement par l'élevage et l'agriculture de subsistance.

¹⁶ Domaine du bâtiment, de l'habillement, de l'artisanat, les ateliers de réparation, etc.

derniers pôles d'occupations se sont densifiés et d'autres activités conséquentes ont également fait leur apparition à Dschang (transport à la charrette (pousse-pousse), portage, vente à la sauvette, *call-box*, *mototaxi*, cordonnerie ambulante, agent d'entretien, conciergerie, gardiennage, etc.). La contre partie linguistique d'une telle situation est que le français, dans ses différentes variations¹⁸, est quotidiennement plus usité dans les interactions verbales. L'évolution démographique et socio-économique de Dschang a donc fortement contribué à l'emploi prégnant du/des français dans cette ville.

4 - 3 L'institution scolaire majoritairement francophone

L'explosion démographique de Dschang a également été suivie par la création de nombreux établissements scolaires. Nous avons mené une enquête auprès des autorités des différentes délégations d'enseignement de la localité et avons constaté que Dschang possède environ 51 établissements répartis en maternels (16), primaires (22), secondaires (11) et supérieures (02). De ces derniers, 36 (70,59%) sont à dominance francophones alors que 15 (29,41%) seulement sont bilingues et aucun (0%) anglophone. A partir de ces données, on comprend aussi bien pourquoi le/les français est/sont plus usité(s) que les autres langues présentes en ville. Les élèves et étudiants anglophones sont minoritaires¹⁹, ce qui fait que dans les salles de classe ou les amphithéâtres, les couloirs du campus, les cités estudiantines, les lieux de manifestation d'intérêt général, etc., c'est d'abord le français qui est privilégié. Par ailleurs, dans les situations de contacts, c'est beaucoup plus les anglophones qui font des efforts d'adaptation au français en l'articulant²⁰.

Sous un autre angle, c'est à l'école que ces jeunes passent la plupart de leur temps. La proximité permanente va ainsi créer une sorte de familiarité ou de solidarité qui sera manifeste par l'usage d'un français assorti de toute contrainte. Dans tous les cas, l'école a favorablement contribué à ériger le/les français au premier plan de la communication à Dschang.

¹⁷ Concerne le commerce, les banques, les assurances, le transport interurbain, la téléboutique mobile et immobile, les gargotes, etc.

¹⁸ C'est d'ailleurs dans ces pôles d'activités qu'on peut observer avec plus de précision les plures morpho-syntaxiques et lexico-sémantiques du français. Autrement dit, ce que nos enquêtés ont appelé *mauvais français*, *faux français*, *français de la rue*, *français pidginisé* et *camfranglais* sont plus en usage dans ces milieux.

¹⁹ Faute des données du terrain, nous pensons cependant que si 70,59% d'établissements scolaires sont francophones et 29,41% bilingues, le nombre de scolarisés francophones doit être supérieur à celui des anglophones.

²⁰ Qu'il soit le *bon*, le *mauvais*, le *faux* ou le *français pidginisé*, peu importe. « L'essentiel est que le message passe », dit-on souvent.

CONCLUSION

Avec le concert de langues qui cohabitent dans la ville de Dschang, la tendance dominante est celle du désordre. Désordre externe, babélien, relatif au nombre d'idiomes en cours. Dans cette alchimie linguistique, nous avons vu à travers les représentations linguistiques comment le français s'impose aux locuteurs non seulement comme l'outil qui favorise le mieux l'intégration social, mais aussi, et c'est notre avis, celui qui établit l'ordre dans le désordre. Mais en même temps, en mettant de l'ordre dans ce désordre, le français se pluralise. Autrement dit, il devient par la même occasion une langue du désordre (interne), « résultat de comportements tendanciels, choisis ou imposés par la situation [...et] des déterminations externes permanentes » (Calvet, 2007 : 63).

REFERENCES

- BIERBACH, Christine ; BULOT, Thierry (2007). *Les codes de la ville. Cultures, langues et formes d'expression urbaines*, Paris : L'Harmattan.
- BILOA, Edmond, FONKOUA, Paul (2010). « Imaginaires linguistiques ou représentations du français et des langues identitaires autochtones au Cameroun », in *Le français en Afrique*, 25 : pp. 309-323.
- BINISTI, Nathalie (2000a). « Les marques identitaires du “parler interethnique” des jeunes marseillais », in *Le plurilinguisme urbain. Acte du colloque de Libreville « Les villes plurilingues »*, 25-27 septembre 2000, Institution de la francophonie: Didier Edition: pp. 269-299.
- BITJA'A KODY, Zachée Denis (2001). « Attitudes et représentations linguistiques à Yaoundé », in *AJAL (African Journal of Applied Linguistics)*, N° 2 : Yaoundé : pp. 100-124.
- BITJA'A KODY, Zachée Denis (2000a). « Vitalité des langues à Yaoundé : le choix conscient », in *Le plurilinguisme urbain. Acte du colloque de Libreville « Les villes plurilingues »*, 25-27 septembre 2000, Institution de la francophonie : Didier Edition, pp. 163-182.
- BLANCHET, Philippe (2000). *La linguistique de terrain. Méthode et théorie*, Presses Universitaires de Rennes.

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE

SUDLANGUES

N° 20 - Décembre 2013

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

- BOUCHER, Karine (1999). « Approche des représentations sociolinguistiques dans un groupe de jeunes Librevillois », *Le français en Afrique*, 13 : Didier Erudition, pp. 173-192.
- BOULANGER, J-C., (2001). « La francophonie : une norme, des normes, un dictionnaire, des dictionnaires ? in Laroussi, F. et Babault, S. (dirs), *Variations et dynamisme du français : une approche polynomique de l'espace francophone*, Paris : L'Harmattan, pp. 29-50.
- BULOT, Thierry (2004a). « La double articulation de la spatialité urbaine : « espaces urbanisés » et « lieux de ville » en sociolinguistique », in *Lieux de ville et identités (perspectives en sociolinguistique urbaine)*, Paris : L'Harmattan, P. 11-23.
- BULOT, Thierry (1999). « Sociolinguistic representation of French spoken in Rouen (methodological aspects)», in *Belgium Journal of Linguistics 13*. Jces. Benjamins Publishing Compagny: Amsterdam/New York: 205-220. *Saint Aignan* : Association Etudes Normandes , pp.59-71.
- BULOT, Thierry (1998). « Rive gauche, rive droite ou les représentations de l'espace urbain à Rouen », in *Rouen : reconstruction, langages (Sociolinguistique normande : langue en ville). Etudes Normandes1, Mont*.
- CAÏTUCOLI, Claude (2001). « Francophonie au Burkina Faso : vers une dynamique polynomique ? », in *Variation et dynamique du français. Une approche polynomique de l'espace francophone*. Paris: L'Harmattan, pp. 89-104.
- CALVET, Louis-Jean (2007). « Pour une linguistique du désordre et de la complexité », *Carnets d'atelier de sociolinguistique*, 1, 3-71, en ligne sur <http://www.u-picardie.fr/LESCLaP/spip.php?rubrique55>.
- CALVET, Louis-Jean (2005). « Les voix de la ville revisitées. Sociolinguistique urbaine ou linguistique de la ville ? », in *Signalétiques et signalisations linguistiques et langagières des espaces de villes*. Acte de la 4^{ème} journée internationale de sociolinguistique urbaine, Moncton, septembre 2005 : Revue de l'Université de Moncton, Vol. 36, 1 , pp. 9-30.
- CALVET, Louis-Jean (2000). « La ville et la gestion *in vivo* des situations linguistiques », in *Le plurilinguisme urbain*. Acte du colloque de Libreville « Les villes plurilingues », 25-27 septembre 2000, Institution de la francophonie : Didier Edition, pp. 11-30.

- CALVET, Louis-Jean (1994). *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris : Editions Payot et Rivages.
- CANUT, Cécile (1998). « Attitudes, représentations et imaginaires linguistiques en Afrique. Quelle notion pour quelle réalité ? », in *Imaginaires linguistiques en Afrique. Attitudes, représentations et imaginaires linguistiques en Afrique. Quelle notion pour quelle réalité ?* Actes du colloque de L'INALCO, 9 novembre 1996, Paris : L'Harmattan, pp. 11-16.
- COULON, Alain (2002). *L'Ecole de Chicago*, Presses Universitaires de France : 4^{ème} Edition.
- DE RAYMOND, J. F. (2003). « La francophonie à l'épreuve de l'altérité ». in *Francophonie au pluriel*. Acte du colloque francophonie au pluriel (Paris-Sorbonne, 17 au 20 mai 2001), Vol 3, pp : 75-83.
- DUMONT, Pierre (1990), *La francophonie par les textes*, Paris : Edicef, AUPEF.
- ELOUNDOU ELOUNDOU, Venant ; NGO NGOK GRAUX, Elisabeth (2009). «Langues privilégiées en milieu familial urbain camerounais : le cas des scolarisé de Yaoundé du cycle d'orientation », *Le français en Afrique*.
- FEUSSI, Valentin (2008). *Parles-tu français ? Ça dépend... Penser, agir, construire son français en conteste plurilingue : le cas de Douala au Cameroun*, Paris : L'Harmattan.
- FOUED LAROUCI, B. L. (1998). « Variabilité et dynamisme du français dans l'espace francophone : polynomie et francophonie », in *La coexistence des langues dans l'espace francophone, approche macrosociolinguistique*. Deuxième journée du réseau de l'AUF, Sociolinguistique et dynamique des langues, Rabat, 25-28 septembre 1998, Universités francophones , pp. 381-387.
- HUGUET, D. (1998). Cahier du Département de français, 1, Yaoundé : MINEDUC (Ministère de l'Education)..
- LAFONTAINE, Dominique (1998). « Attitudes linguistiques », in Marie-Louise Moreau et al. *Inventaire des usages de la francophonie : nomenclatures et méthodologies. Actes des 1^{ères} Journées Scientifiques du réseau Thématique de Recherche « Etude de français en francophonie »* de l'UREF tenues du 18 au 21 septembre 1991 à l'Université de Nice, France, pp. 56-60.
- LE DU J. ; LE BERRE Y (1996). « Parité et disparité : sphère publique et sphère privée de la parole », in *La Bretagne linguistique*. Vol 10, Acte du colloque Badume –Standard-Norme. Le double jeu de la langue, Brest, 2-4 juin 1994, pp. 7-25.

MENDO ZE, Gervais (2004b). « La question de la norme en français », in *Langue et communication*, 5, Vol 1, pp. 5-40.

MOMO, Gregoire, (sd). *Histoire de Dschang : des origines à nos jours*, Inédit.

NTEDONDJEU, Michel Narcisse (2010). « Evaluation du plurilinguisme urbain : modalités et langues en usage à Dschang », in *SudLangues*, 13, pp. 40-59, Disponible in [www.refer.sn.SudLangues](http://www.refer.sn/SudLangues).

SANOGO, Habidou (1998). « Réflexion terminologique et esquisse d'une description des représentations dans la ville de Ouagadougou (Burkina Faso) », in *Imaginaires linguistiques en Afrique. Attitudes, représentations et imaginaires linguistiques en Afrique. Quelle notion pour quelle réalité ? Actes du colloque de L'INALCO*, 9 novembre 1996, Paris : L'Harmattan, pp. 71-82.

ANNEXE

PROTOCOLE D'ENQUETE DE SOCIOLINGUISTIQUE URBAINE SUR LE PLURALISME LINGUISTIQUE À DSCHANG»

Nous vous prions de répondre à ces questions selon votre perception la plus objective possible étant donné qu'il s'agit d'une recherche universitaire. Votre confidentialité sera strictement respectée en ce qui concerne les réponses fournies. Pour le retour du questionnaire, contactez Michel N. NTEDONDJEU au 75682915

1- Que pensez-vous de la façon dont les gens (les jeunes surtout) utilisent le français aujourd'hui ? _____

A quoi cela est-il lié ? _____

2- Comment peut-on designer ou qualifier cette façon de parler français ? _____

8- Que pensez-vous de la façon dont les gens (surtout les jeunes) utilisent les langues maternelles ? Les utilise-t-on de plus en plus ou de moins en moins ? _____

Qu'est-ce qui peut expliquer cela ? _____

3- Acceptez-vous l'usage les langues ou des variétés différentes des vôtres ?

1-Non 2- Oui

Si oui où et quand ? _____

Si non pourquoi ? _____

REVUE ELECTRONIQUE INTERNATIONALE DE SCIENCES DU LANGAGE
SUDLANGUES

N° 20 - Décembre 2013

<http://www.sudlangues.sn/> ISSN :08517215 BP: 5005 Dakar-Fann (Sénégal)

sudlang@refer.sn

Tel : 00 221 548 87 99

4- Les autres vous acceptant-ils tel quel avec votre/vos langue(s) ?

1- Oui 2- Non

Si oui où et quand ? _____

Si non pourquoi ? _____

5- Est-ce que les gens tolèrent la façon dont on parle dans certains lieux (gares routières, marchés, salles de jeu...)

1-Non 2- Oui

Pourquoi? _____

6- Est-ce qu'il est facile de s'insérer dans un cadre/contexte où il existe plusieurs langues?

1-Oui 2- Non 3- Autre(s) réponse(s) _____

Pourquoi? _____

7- Est-ce que la maîtrise de plusieurs langues est un avantage pour mieux vivre en société ?

1- Oui 2- Non 3- Autres(s) réponse(s) _____

Pourquoi? _____

8- Est-ce que la présence de plusieurs des langues à Dschang constitue un obstacle à la communication entre les personnes d'origines linguistiques différentes?

1- Oui 2- Non

Si oui dans quelle mesure? _____

Si non comment gérez-vous les différentes langues au quotidien ? Autrement dit, comment faites-vous pour communiquer étant donné qu'il y a plusieurs langues qui se parlent ? _____

Identification de l'enquêté

*Vous êtes: 1-Francophone 2- Anglophone *Niveau d'étude _____

*Profession _____

* Age _____ * Sexe _____

*Langue(s) maternelle(s) d'origine _____

* Nombre d'années passées dans la ville _____